Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 40 (1911)

Heft: 8

Artikel: La formation d'une élite par le cercle d'études

Autor: Dévaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1041379

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

XLme ANNÉE. N° 8. 15 AVRIL 1911.

Bulletin pédagogique

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE DE FRIBOURG

Abonnement pour la Suisse : **3 fr.** — Pour l'étranger : **4 fr.** — Prix du numéro : **20 ct.**
Prix des annonces : **15 ct.** la ligne de 5 centimètres. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à **M. le Dr Julien Favre,** *professeur à l'Ecole normale,* **Hauterive-Posieux.**

Pour les annonces, écrire à *M. J. Crausaz, 4, rue Grimoux, à Fribourg,* et, pour les abonnements ou changements d'adresse, à l'*Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérolles, Fribourg.*

SOMMAIRE : *La formation d'une élite par le cercle d'études. — Notre enseignement de la composition. — Nos méthodes et nos moyens d'enseignement (suite). — Rapport sur la marche de la Société de secours mutuels. — A propos de la grammaire. — En haut (vers). — Echos de la presse. — Bibliographies. — Chronique scolaire.*

La formation d'une élite par le cercle d'études

Le cercle d'études ! Quelles significations effarouchantes ou absurdes n'a-t-on pas prêtées, bien injustement, à ce vocable, trop ambitieux peut-être. Les uns y voient quelque caricature d'académie où d'imberbes intellectuels entament des discussions oiseuses sur des sujets qu'ils ne comprennent guère et s'emplissent de phrases creuses. Les autres se figurent une école d'économie sociale où un docte professeur dévoile à des ouvriers peu préparés à les comprendre les mystères du socialisme et livre à leurs méditations les diverses théories de la valeur. Quelques-uns enfin représentent cette institution comme un club dangereux où les jeunes gens appren-

nent à douter de tout, à tout remettre en question, à se cabrer contre toute discipline, à s'émanciper de toute autorité. Non, le cercle d'études n'est rien de tout cela, ni une académie, ni un cours, ni un club quelconque.

Nos adolescents, hier encore, ne frayaient qu'avec leurs semblables, les enfants. Ils vont maintenant se mêler aux hommes faits; ils seront demain des citoyens. Ils entrent définitivement dans la société. Ils subiront l'influence de leur entourage, et, à leur tour, ils exerceront une action autour d'eux. En un mot, ils vont vivre de vie sociale. Mais comment vivent les groupements humains et comment s'exerce cette action des hommes les uns sur les autres? Etudions-là, cette action, dans des groupements simples et que nous connaissons bien.

C'est l'après-vêpres. Les gens du village se sont réunis, comme de coutume, dans la salle à boire de l'auberge communale. On devise du temps, des récoltes, des « nouvelles » de la semaine. Et voici que le nom du curé est jeté dans le bruit des conversations bourdonnantes. Ce curé exigeant et maussade n'a-t-il pas vitupéré du haut de la chaire contre les veillées tardives dans les maisons où demeurent de gentes jeunes filles. C'est un coq aux moustaches fièrement retroussées qui s'élève à voix haute et provoquante contre les admonestations de son pasteur. — Oui, répond un autre compère, on ne peut jouir de rien sans que des prêcheurs importuns viennent troubler les amusements les plus innocents de leurs semonces ennuyeuses! — Les autres consommateurs écoutent, opinent d'un hochement de tête et peut-être expriment à leur tour leur manière de voir sur l'incident. Les quelques partisans du curé baissent la tête et n'osent rien dire; ils sont trop peu. Mais que l'un d'entre eux relève l'insulte, riposte avec quelque verdeur au premier interlocuteur; aussitôt cet agrégat amorphe et inoffensif d'hommes qui remplissent le « vendage » et boivent paisiblement le vin gris de La Côte se dissocie et deux groupements se forment, celui des partisans et celui des adversaires du curé. Ce ne sont tout d'abord que deux, trois hommes, qui prennent la parole, exposent et soutiennent leurs idées ou leurs sympathies, attaquent et tâchent de détruire les arguments de leurs adversaires. Ce sont ceux que la psychologie des foules appelle des « meneurs ». Autour d'eux se groupent, en plus grand nombre, les hommes qui, de par leurs sentiments et leurs préjugés, épousent leur cause, les soutiennent de leur approbation muette, puis se laissant gagner par l'émotion suggestionnée par les actifs, agiront à leur tour, donneront de la langue, et, s'il le faut, du poing.

Nous trouvons dans l'un et l'autre de ces deux groupements qu'a fortuitement provoqué l'incident banal du sermon du curé, deux éléments constitutifs : 1° quelques individus agissants, en très petit nombre, un seul parfois, le meneur. Il exprime très haut ses sentiments et ses idées; il excite et encourage son entourage, lui communique son ardeur, le travaille et l'entraîne finalement à l'action; 2° la masse des individus à volonté plus faible, à convictions moins nettes ou moins fermes, qui adoptent, sans trop réfléchir souvent, sous l'impulsion du meneur ou l'influence d'idées préconçues la manière de voir des agissants; entre ces individus s'établit une sorte de communication interpersonnelle, — une mutuelle suggestion, qui, sous l'impulsion du meneur, peut conduire à l'actien, — à la rixe.

Prenons un groupement plus paisible, non point fortuit comme celui de notre cabaret, mais socialement constitué, un groupement qui nous est familier : l'école. Les classes, les « volées » se suivent sans toujours se ressembler. L'une est, comme on dit en argot pédagogique, animé d'un « bon esprit »; l'autre est travaillé par le « mauvais esprit ». Qu'est-ce que ce mauvais esprit? L'indiscipline? Non, l'instituteur ne badine pas: les élèves le savent et se le tiennent pour dit; ils ne bronchent guère. Ah! s'il était faible, le mauvais esprit conduirait à l'indiscipline. La classe cependant travaille moins sous l'impulsion de la bonne volonté que sous l'empire de la crainte; il y a contrainte et non confiance. Les leçons ne sont récitées qu'en rechignant; les devoirs ne sont pas soigneusement faits; les observations glissent à la superficie du vouloir; une ambiance de mécontentement, voire de révolte, circule dans la classe. Non seulement aucune marque de sympathie n'est témoignée au maître détesté, mais les écoliers ne perdent aucune occasion de l'ennuyer, de le blesser, de le décourager. C'est un état de malaise, de sourde hostilité. Voilà le mauvais esprit. D'où provient-il? Cherchez, et vous trouverez quelques meneurs encore, quelques personnalités agissantes qui travaillent la masse passive, excitent son mécontentement et l'entraînent lentement à l'action. Et les mêmes éléments se retrouvent là où règne le « bon esprit ». Un ou deux enfants veulent étudier sérieusement et sentent que le maître est pour eux un guide bienveillant; un ou deux autres, un peu paresseux d'esprit, ont au moins le cœur bon; ils se sont affectueusement attachés à l'instituteur; ces meneurs, car c'en est encore, ont agi sur la masse passive, lui ont communiqué leurs propres sentiments, l'ont disposée favorablement et, au besoin, l'entraînent à l'action.

Que l'on parcourt tous les groupements, religieux, politiques, sociaux, toujours nous rencontrons les mêmes éléments, des meneurs et une masse qu'ils travaillent, comme le levain travaille la pâte, des hommes entreprenants qui compénètrent leur entourage, relient les individus les uns aux autres par la communion des idées suggérées, de l'opinion constituée, détruisent ou éliminent les éléments antagonistes, donnent à cette masse une unité, l'orientent dans une direction déterminée et finalement, — d'un mouvement plus précipité ou plus lent, il importe peu, — l'entraînent à l'action. Ce phénomène, je le retrouve partout, dans le village où quelques paysans président par leurs initiatives aux progrès agricoles, dans le syndicat où quelques agitateurs excitent les passions des ouvriers, leur prêchent le sabotage et la grève; dans les partis et clans, dans toute l'histoire des groupements humains quelconques, petits et grands.

Que je choisisse donc, parmi les jeunes hommes d'un milieu déterminé, village, paroisse, quartier de ville, ceux qui sont le plus intelligents, le plus actifs, le plus hardis, ceux dont je connais les qualités de cœur et d'esprit, qui sont déjà parmi leurs camarades des « meneurs », qui le seront encore et toujours davantage à mesure qu'ils avanceront en âge; que je leur démontre que, de par leur caractère, leur tempérament, qu'ils s'en rendent compte ou non, ils sont des « meneurs »; que je leur communique des convictions franchement chrétiennes; et que je les lance dans leur milieu avec la mission d'agir sur lui, non seulement de se défendre, mais de conquérir, — j'ai créé un cercle d'études.

Le cercle d'études est donc tout d'abord un lieu où le jeune homme s'analyse et se trouve. Il y cherche en lui et dégage les talents que Dieu lui a confiés et qu'il doit mettre en valeur sous peine de s'entendre appeler un mauvais dépositaire, un serviteur infidèle. Il y prend conscience de ce qu'il est, de par son instruction, de par son tempérament et son caractère, par rapport aux autres, de sa responsabilité à l'égard des âmes de ses frères. Cette responsabilité, il est rare que des jeunes gens de cœur ne l'embrassent avec joie et qu'ils ne se livrent avec une fervente ardeur au devoir social de l'apostolat.

Le cercle d'études est ensuite le lieu où les adolescents acquièrent des convictions fermes. A l'atelier, au bureau, jusque dans la ferme et dans les champs, ils entendent les pires objections contre la religion, les pires sophismes contre la loi morale, les pires excitations à la révolte contre l'ordre

social. Ils sont tentés dans leur foi et dans leur chair, comme les autres, plus que les autres, parce que plus ouverts et plus désireux d'activité. Ils ont donc besoin d'un fondement doctrinal sûr et ferme qui leur permette et d'asseoir inébranlablement leurs propres convictions et de se défendre contre les tentations du dehors et du dedans et de propager autour d'eux le règne de la vérité.

Le cercle d'études est enfin le centre de vie et d'action où ils viennent puiser force et courage. Isolés, ils resteraient à l'écart ou leur effort serait vain et vite brisé. Mais liés par les liens étroits et pressants d'une franche et chaude amitié dans une communion intime de pensées et de sentiments, d'idéals, ils se soutiennent les uns les autres ; les uns peuvent se fatiguer et faiblir ; les autres les réconfortent par la parole et surtout par l'exemple.

Les études indispensables à l'affirmissement des convictions, la libre causerie où chacun apporte le résultat de ses expériences et de ses réflexions, les discussions loyales qui prolongent les séances, n'ouvrent pas seulement l'esprit ; elles enflamment les cœurs et fortifient les volontés ; elles coordonnent aussi et unifient l'action extérieure.

Le cercle d'études nous apportait donc non comme un produit artificiel, mais comme une institution fondée sur une loi de la psychologie sociale, la loi du travail de la masse par les « meneurs ». C'est ce qu'on veut dire lorsque l'on donne pour tâche essentielle au cercle d'études la « formation d'une élite agissante ». Et c'est en quoi le cercle d'études se différencie du patronage et des diverses associations de persévérance ; celles-ci tendent à garder, à préserver les enfants et les adolescents des influences malsaines ; leur rôle est plus défensif qu'offensif. Le cercle d'études par contre forme pour le devoir social — entendu largement, c'est-à-dire pour l'action religieuse, morale, sociale, à l'atelier, au bureau, dans la rue et dans les champs, dans les associations professionnelles ou les sociétés sportives, — quelques jeunes gens doués de plus d'intelligence et d'initiative que les autres ; il groupe ceux qui, dans la masse un peu moutonnière, seront l'élite entreprenante, ceux qui se donneront pour tâche de réconforter et d'entraîner à leur suite leurs camarades plus tièdes, plus mous, plus hésitants, de conquérir et de ramener les âmes droites égarées dans les groupements adverses, de s'imposer enfin à leurs adversaires mêmes et par leur compétence dans leur ressort et par leur moralité plus haute, et aussi « par ce je ne sais quoi d'attirant et de persuasif qu'entraînent après elles la loyauté

de l'esprit et la bonté du cœur jointes à la hardiesse du vouloir. »

C'est dire, et M. Beaupin dans le beau livre que nous résumons n'a garde de l'oublier, « que tous les jeunes catholiques ne sont pas appelés à cette forme d'apostolat : ce serait sans doute souhaitable, mais, nous ne l'ignorons pas, il y aura toujours des âmes faibles qui trouveront dans la foi un port sûr et tranquille et ne se sentiront pas la force d'aller plus loin. Nous savons aussi qu'il est des âmes ardentes et vaillantes que les dures conditions de cette vie militante enchantent et ravissent, loin de les faire trembler, et qui comptent assez sur Dieu pour espérer qu'il ne leur ménagera pas son secours. Ce sont ces âmes qu'il faut former. » Et le cercle d'études est l'œuvre éducatrice qui les formera.

(*A suivre.*) E. Dévaud.

NOTRE ENSEIGNEMENT DE LA COMPOSITION

(Suite)

La correction collective vise à la fois la justesse des idées exprimées, la perfection du langage et la mise en pratique des règles grammaticales et orthographiques. Comme cela ressort des détails donnés précédemment, le maître a procédé, à domicile, à un contrôle méthodique et minutieux des cahiers. Il est aisé, par ce moyen, de se rendre compte de la valeur des idées et de la manière plus ou moins correcte dont celles-ci ont été rendues. Bon nombre d'élèves se laissent guider exclusivement par le canevas établi d'avance en commun. Dès lors, la plupart des pensées développées ne s'écartent guère de l'exposé préalable de l'instituteur sur le sujet déterminé. Il arrive pourtant que des enfants, possédant le goût de la lecture ou doués d'une imagination féconde, font preuve d'initiative en introduisant dans leur travail des notions nouvelles ou ne rentrant pas directement dans le cadre de la leçon préparatoire. Ici, le maître doit se montrer encourageant et vigilant tout à la fois : encourageant, pour toutes les heureuses petites découvertes de l'écolier ; vigilant, dès qu'une pensée n'est pas très juste, car il se produit assez fréquemment qne le jeune âge est victime d'erreurs dues à sa propre ignorance ou à la source dont il tire ses renseignements. Il importe alors de bien rétablir la vérité et de donner en classe les explications nécessaires à l'acquisition de connaissances exactes et précises. Ce premier acte de la